

Le charme discret du petit matin numide

Des mots pour dire la vie de tous les jours. Des mots pour dire leurs sottises. Nos frayeurs. Nos faiblesses... Inventer de nouveaux rêves dans une énième dimension... N'y sommes-nous pas déjà, dans cet autre siècle, enfanté par la fin de nos illusions ? Kamikazes, «harga», mondialisation, risque nucléaire, affolement climatique et clonage humain, clignotant comme des feux de signalisation géants, alignés au-dessus de la gueule béante du grand tunnel menant vers le futur... Nous sommes à la lisière de territoires inédits... Effacer la terreur pour de bon, comprendre les enjeux des tsunamis qui nous encerclent, remettre de l'ordre dans la planète et la morale, rebâtir le monde qu'ils ont cassé : un tel changement est-il possible ? L'Humanité y croit. Un nouveau credo, surgi de ce tas d'ordures encore fumantes, monte comme une aspiration nouvelle : vivre simplement, vivre avec la nature, vivre ensemble... Oui, mais où vivre ? Là-bas, dans le monde post-moderne. Ou vivre ici, en écoutant et en croisant l'obscurantisme et l'intolérance. Là où il n'y a plus de poésie, plus de roses, plus d'amour : juste des mots pour interdire et proscrire... Il n'y a plus d'Orient ici. Il n'y a plus d'Occident. Il y a le désert dans la ville, dans nos têtes, dans nos cœurs. Alors, nous rêvons aux révolutions ratées parce que, en ces moments-là, nous avions des raisons d'espérer et des mots pour le dire... Même nos mots sont fanés, presque morts, enterrés. Ils sont du passé, forcément, parce que l'avenir

a émigré d'ici... Mais, à bien réfléchir, je ne quitterai pas Ma Numidie ! Certes, Paris et ses soirées lumineuses et colorées valent le détour, mais il m'en resterait, aussitôt l'aube de retour, un tel goût de fadeur et de factice que j'aurais la gueule de bois pour deux mois au moins ! Je suis comme un vieil arbre qui a besoin de sa terre nourricière pour survivre, aussi bien enfoui dans le sol que ces remparts toujours debout, racontant les savoureuses randonnées des Aguellid lorsqu'ils venaient à Hippone, dans ma ville, pour s'y reposer et jouir du spectacle féérique de la Méditerranée, escale rafraîchissante après le rude exercice du pouvoir, les horreurs de la guerre et l'austérité du Rocher constantinois ... Pareils aux vieux galets de nos oueds, aucun flot, aussi impétueux soit-il, aucune crue ne nous délogeront de ce lit où nous demeurons debout, pour mieux dédaigner les déchets emportés par les eaux en furie.

Nous avons besoin des couleurs et des lumières de ce pays, de son ciel, de sa terre, de sa mer, de ses oueds, de ses montagnes et vallées, de ses dunes de sable et du mystère de ses Casbahs ; nous avons besoin de son soleil et des patios somnolents derrière les persiennes closes ; là où nous écoutons le temps passer comme on apprécie un poème de Brahim Bey chanté sur les terrasses du Beauséjour, conquises par le lilas et le jasmin...

Nous avons besoin de la mer quand elle se maquille du plus beau bleu du côté du Lever de l'Aurore ou quand

elle hurle au bout du Cap de Garde ; la mer, notre monde à nous, ce bout de plage lové dans le vert des collines où nous bâtissons des rêves insensés loin de la médiocrité ambiante et du grand souk qu'est devenue la ville. Je parle de Toche où j'ai vu partir tant de barques surchargées d'espoirs et d'effrois. Les yeux tournés vers la Sardaigne, là-bas, au bout du parcours... Y arrivera-t-on ? J'attends la réponse et je n'entends que le ressac de l'océan et le doux murmure des vagues qui viennent mourir aux pieds du pêcheur impassible dont la canne est muette depuis ce matin... La mer, quelle formidable débauche de lumière et de couleurs qui traîne au large embrasant l'horizon du sang et or des crépuscules imposants, annonçant une journée printanière en cet été débous-solé, aussi fou que les autres saisons... Des dames et des jeunes filles courent sur la promenade de Chapuis. D'autres cavalent du côté de St-Cloud. Le motard regarde la mer. Un couple, en voiture, regarde le motard. Des gamins déposent le gros paquet de parasols sur la plage. D'autres alignent les chaises en plastique presque dans l'eau. Le couple sort de la voiture et occupe deux chaises cachées par un parasol bleu-ciel. Un chien renifle une grosse godasse traînée par les pluies de la veille. L'aube grandit et devient un petit matin bônois tranquille. La rue s'anime. Les jeunes colons, très bronzés, poussent en grappes souriantes. Un bus dépose d'autres gamins qui viennent des quar-

tiers intérieurs. Une jeune femme court derrière son bébé qui court éperdument vers la mer. Sous les arbres centenaires, les vieux papotent. Sur les troncs, des cœurs fléchés et des initiales qui racontent peut-être de vieilles idylles ; leurs auteurs ont certainement pris des chemins opposés et ont dû oublier ces moments de bonheur juvénile, emportés qu'ils sont par les courants rapides de la vie d'adulte.

Tu vois que tout peut devenir moche et insignifiant, mais que la poésie, c'est à toi de l'inventer. En te levant tôt et en marchant près de la mer. Simplement. Et si tu ne peux pas faire ça, alors, je te le dis : ton compte est bon ! Tu es devenu comme les autres : compte tes sous, achète et revends n'importe quoi au souk du trabendisme, conduis ta bagnole en malheureux car tes yeux convoitent une plus grande, plus belle. Et ta demeure ? Aussi majestueuse soit-elle, elle n'est rien pour toi. Celle du voisin est toujours meilleure. Oublie les livres, les poèmes, les films, les pièces de théâtre, les concerts de musique, les expositions de peinture, les clairs de lune, l'amour qu'on se promettait arroser d'eau fraîche ; oublie même l'amitié et recompte tes sous ! Et puis, si ça te chante, va ailleurs... Si tu as le courage de partir. Moi je ne peux pas !

Cette corniche est, pour moi, synonyme d'oxygène, de vie, d'amour ! Et si je suis obligé de la quitter de temps à autre, c'est pour l'amour d'une autre terre numide, là-bas, derrière les hautes montagnes de l'Atlas, pour



Par Maamar FARAH
maamarfarah20@yahoo.fr

Madaure, ma folie fauve sous le vert de la montagne...

Ou pour Alger, Tlemcen, Béjaïa, Ouargla ou Constantine, là où battent à l'unisson les cœurs de mes camarades oubliés sous les platanes poussiéreux des rues en cul-de-sac.

Le trabendisme et l'escroquerie politique n'ont pas tout bouffé et ma tribu est toujours là où j'ai l'habitude de la trouver, stoïque, attendant la délivrance depuis la nuit des temps. Nous ne partirons pas et nous continuerons à rire de leurs désolants spectacles montés à la hâte dans les aéroports civils et militaires, juste pour peupler les télévisions aux ordres d'images rassurantes !

Nous avons d'autres chats à fouetter car l'amour de ce pays est un travail à plein temps ; il n'y a ni jours fériés, ni congés !

Tu comprends maintenant pourquoi partir d'ici, ce serait mourir sûrement...

M. F.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com



Et Raymond Burr, tu connais Raymond Burr ?

Abdekka. A peine est-il revenu, que l'Algérie s'est remise à bouger.

5,1 !

Ouais ! Ouais ! Ouais ! C'est trop facile ! J'entends d'ici les éternels grincheux, les aigris du placard, les scotchés du rictus gloser sur le fait que Abdekka soit revenu sur une chaise roulante. Comme je les entends déjà chipoter sur le fait que l'on ne peut gouverner un pays à partir d'un fauteuil pour personnes à mobilité réduite. Foutaises ! Et surtout inculture crasse ! Raymond Burr, vous connaissez ? Ben non, bien sûr ! C'est trop vous demander que de connaître Raymond William Stacy Burr ! Il est né le 21 mai 1917 à New Westminster, en Colombie-Britannique. Il s'est éteint le 12 septembre 1993 à Sonoma, en Californie (merci Wikipédia !). En 1967, et durant huit saisons pleines, cet acteur a interprété le rôle d'un enquêteur sur un fauteuil roulant. Même qu'il est revenu en 1993, un peu avant de décéder, pour interpréter le rôle principal dans le film «Le retour de l'homme de fer». Huit ans sur une chaise roulante ! Et le professeur Xavier, hein ? Ça vous parle un peu plus le professeur Xavier ? Charles François Xavier, dit Professeur X. Ce mutant a dirigé longtemps, pendant des années cosmiques, les fameux X-Men.

Doté de pouvoirs de télépathie extraordinaires, le Professeur Xavier, rivé à son fauteuil roulant, a combattu avec une énergie folle les forces du mal, à leur tête le maléfique Magneto. Vous voulez un autre exemple ? Stephen Hawking ! Ce Britannique né le 8 janvier 1942 à Oxford est un physicien théoricien, professeur de mathématiques à la mythique université de Cambridge. Condamné à vivre sur une chaise roulante, il est la sommité mondiale incontestée en matière de gravité relative et surtout en trous noirs. Les trous noirs ! Ça ne vous fait penser à personne ? Décidément, faut tout vous dessiner ! Un autre expert des trous noirs, lui aussi sur un fauteuil roulant ! 82 jours de trous noirs ! Abdekka, bien sûr ! Et l'on voudrait dénier au châtelain le droit divin de diriger le pays à partir d'une chaise à roulettes ? Ça ne rime à rien ! Il a dirigé l'Algérie à partir d'un lit, il peut bien la gouverner assis sur son fauteuil mobile. D'ailleurs qui mieux qu'un homme sur une chaise roulante pour diriger un pays bancal, hein ? Je ne terminerais pas sans signaler aux jeunes générations qui ne l'ont pas connu qu'un cycle Raymond Burr commence à la mi-août avec la rediffusion judicieuse de la série «L'homme de fer» sur la chaîne 13° Rue. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.